L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 4 OCTOBRE 1887. 61me Année

Buisson & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 4 OCTOBRE 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Ses forme deux feuillettes.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Ses forme deux feuillettes.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

L'industrie sucrière---La situation---Le rôle de l'Hon. Colman---Canne et sorgho---Système allemand de diffusion---Système Perret.

Plus on étudie la question de l'industrie sucrière, aux Etats-Unis, plus la situation semble grave et le moment solennel. Le problème est nettement posé aujourd'hui : est-elle, oui ou non, et au premier chef, une industrie nationale ? En d'autres termes, l'Union doit-elle trouver chez elle, tout l'approvisionnement de sucre dont elle a besoin et chercher à s'affranchir complètement de l'énorme tribut annuel qu'elle paie à l'étranger ? Ajoutons que la solution ne paraît plus douteuse. La réponse s'est peut-être fait attendre, mais elle est tout à fait en faveur de la production nationale. L'honneur en revient entièrement à l'administration de Washington et, spécialement, au Bureau de l'Agriculture. Nous ne devons en avoir aucune reconnaissance au Congrès; il a toujours penché du côté des grands raffineurs du Nord et de la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire qu'il a toujours été favorable à l'introduction du sucre brut venu du dehors.

Le mouvement parti de la capitale, où l'Hon. M. Colman a pris la responsabilité de l'introduction et des essais du procédé de diffusion aux frais du Trésor s'est propagé rapidement dans l'Ouest, spécialement dans le Kansas, à Fort Scott, et, dans le New-Jersey, à Rio Grande. Il s'est même fait sentir jusque dans les îles Sandwich, dont les producteurs, en dépit de l'étrange, de l'inexplicable traité qui les protège, depuis 1875, aux Etats-Unis même contre l'industrie indigène, se sentent d'avance atteints par la tendance nouvelle. Evidemment le découragement les a saisis, et les voilà tentant sur une grande échelle et avec de gros capitaux, l'introduction de la fabrication du sucre de betterave dans le Far West, c'est-à-dire se jetant de la production extérieure, si privilégiée qu'elle soit par les lois douanières, dans la production intérieure. C'est là, à nos yeux, un des signes les plus remarquables des tendances de notre époque.

Il ne faudrait cependant pas trop nous hâter de chanter victoire. Le mouvement ne s'est pas opéré contre nous, nous nous plaisons à le constater; mais il s'est fait en dehors de nous et sans nous. Ce n'est pas à notre industrie qui existait, depuis longtemps, qui a résisté à bien des assauts et, depuis quinze ou vingt ans, s'est prodigieusement perfectionnée, que l'on a demandé tout d'abord l'approvisionnement du pays. Ce n'est pourtant ni le climat, ni l'espace, ni la fertilité du sol qui nous font défaut, encore moins la qualité de produit. Tout cela, nous l'avons par surcroît. Il y a le long des bords septentrionaux du Golfe du Mexique, une vaste lisière de terre, capable de fournir à l'Union tout le sucre qu'elle peut consommer, et même au-delà.

Cette marque de défiance ne s'applique pas au premier abord. On s'en rend compte, quand on y réfléchit un peu; quand on se rappelle que, pour une foule de raisons, dont quelques unes étaient indépendantes de nos vues et échappaient à notre contrôle, dont les autres que l'on peut nous attribuer, ne sont pas toujours très justifiables, la culture de la canne, vieille chez nous de plus d'un siècle, n'a guère fait de progrès, au point de vue de la production ; que, depuis vingt ou trente années, nous n'avons jamais dépassé le chiffre de trois cent mille boucauts et l'avons rarement atteint : que l'on s'est habitué à ne nous voir fournir que la dixième ou la onzième partie de la consommation générale ; qu'enfin, justement ou injustement, dans certaines régions de l'Union, une assez médiocre opinion de notre esprit d'initiative et de progrès.

J'dée a même légèrement percé dans un discours prononcé dernièrement à Fort Scott, par un homme dont le dévouement ne peut être mis en doute et qui nous en a donné des preuves irréfutables, M. Colman. Il a expliqué depuis sa pensée, et il nous faut bien avouer qu'elle n'est pas dénuée de justesse. Il est impossible de ne pas reconnaître que nous n'avons pas su tirer parti de tout le vaste territoire propre à la culture de la canne, qui s'étend sur toute la largeur des Etats de l'extrême Sud, depuis le trente-neuvième degré de latitude jusqu'au Golfe. Devant nos hésitations à l'endroit de cette culture; devant, surtout, l'espèce d'obstination que nous avons trop souvent manifestée à nous en tenir aux procédés d'une autre époque, aujourd'hui surannés et condamnés par l'expérience autant que par la science, il n'est pas étonnant que le commissaire de l'agriculture et son entourage aient eu recours à une autre plante qui exige moins de soins, moins de frais et s'accommode volontiers de tous les climats.

Inutile de se le dissimuler, le sorgho est destiné à jouer, dans le nouveau monde, le rôle de la betterave dans l'ancien; il contient une grande quantité de matière saccharine; traité par le même procédé de diffusion que la plante potagère européenne, il donne à peu près la même quantité de sucre, et il partage avec elle l'avantage de fournir un excellent aliment aux bestiaux, de contribuer par conséquent au développement, à la prospérité de l'élevage.

Le succès de l'extraction du sucre du sorgho par le procédé de diffusion, est maintenant, hors de doute. Les nouvelles que nous arrivent coup sur coup de Fort Scott et de Rio Grande, New Jersey, en fournissent d'abondantes preuves. Les populations de l'Ouest en ont été vivement frappées. "De tous les côtés," dit M. Colman, "des lettres nous arrivent, demandant une foule de renseignements sur la valeur des machines qui fonctionnent, sur leur construction, sur le coût de leur achat," et il ajoute : "Je ne doute pas qu'il ne produise, dès l'an prochain, un mouvement très actif, appelé à révolutionner l'industrie sucrière et à nous affranchir du tribut que nous payons aux étrangers."

Rien dans tout cela que de très utile, de très louable ; au lieu de nous en alarmer, nous n'avons qu'à nous féliciter. La nouvelle industrie n'a pas été créée contre la nôtre, en vue de lui nuire, de lui faire une désastreuse concurrence ; elle doit l'aider au contraire et lui servir d'auxiliaire. Les deux cultures, comme les deux fabrications peuvent ici marcher de front. Telle est évidemment la pensée de M. Colman ; il n'en peut donner un meilleur garant qu'en faisant pour la canne à rubans les mêmes essais que pour la canne de sorgho.

Tous les yeux y sont maintenant fixés sur l'habitation Magnolia où vont commencer les expériences de diffusion. Ce n'est pas seulement, ici, en Louisiane, à Washington, que la curiosité est vivement excitée. Il en est de même dans l'île de Cuba. Le gouvernement, les planteurs, la presse s'en occupent et n'y intéressent. Tous envoient des délégués pour assister aux travaux. Quelques-uns sont déjà arrivés. Tout le monde, dans les Antilles, dans les Guyanes, est dans l'attente anxieuse bien que noyée ; tout le monde comprend la gravité de la situation et, quoique personne ne doute de le réussite le plus complète, les résultats auront un grand retentissement et détermineront un changement radical dans la fabrication sucrière. Cela ne fait l'objet d'aucun doute et M. Coleman, en l'annonçant, ne se trompe certainement pas.

Le problème à résoudre maintenant—et la solution n'est pas sans présenter quelque difficulté—consiste à substituer la diffusion au système des moulins à cylindres. Les Français, les Allemands, ont débuté comme nous par le procédé mécanique, alors très défectueux, et qu'ils ont peu à peu remplacé par le procédé chimique, perfectionné par eux avec le temps, et dans lequel ils ont jeté d'énormes capitaux. Il nous est arrivé exactement le contraire. C'est le système des moulins que nous avons poussé au dernier degré de perfectionnement, au prix de centaines de millions, nous, mal soutenus par le gouvernement et ruinés par la guerre. On conçoit notre répugnance à jeter par dessus bord un procédé qui nous a coûté tant de peines et tant d'argent.

Ce n'est pas tout. Les Européens avaient affaire à une matière première molle, facile à désagréger et que l'eau et la vapeur d'eau peuvent pénétrer jusque dans ses dernières molécules. Il en est tout autrement avec la canne, matière ligneuse, dure, presqu'impénétrable au liquide qui doit la décomposer.

Autre objection à l'application du système de diffusion à la canne à rubans ou à celle du sorgho. On a vu, en effet, que ce sont les "cutters" ou couteaux mécaniques qui ont été le plus grand obstacle aux premiers essais du système, à Fort Scott. On sait qu'ici tout se fait à l'Allemande, depuis une quinzaine d'années, et qu'on n'adopte rien qu'à condition que l'Allemagne y ait mis la main ou apposé son apostille. Or, les Allemands, qui sont la grande autorité en pareille matière et auxquels on croyait devoir recourir exclusivement, avaient inventé des "cutters" qui découpaient fort mal la canne et arrêtaient, à chaque instant, les opérations. Il a fallu y apporter de grandes modifications qui, semble-t-il, ont fait disparaître les anciennes défectuosités, ce dont nous ne pouvons que nous applaudir. Ce sont ces "cutters" modifiés qui vont fonctionner sur l'habitation Magnolia.

Troisième objection. — Une batterie de diffusion, telle qu'elle existe maintenant à Fort Scott et sur la propriété Warmoth — coûte de $17,000 à $20,000. C'est une somme énorme pour des planteurs ruinés comme les nôtres, qui se trouvent par là même obligés d'abandonner l'immense matériel qui leur a coûté des prix fous. N'y aurait-il pas un moyen, 1o de conserver, dans l'application du nouveau procédé, une bonne partie, au moins, de ce matériel si dispendieux; 2o de rendre plus facile la coupe des cannes; 3o de fournir des appareils de diffusion d'un prix plus abordable ? C'est ce qu'a essayé un ingénieur habile, M. Alfred Perret. Le système inventé par lui porte son nom.

Le système Perret conserve l'usage de deux moulins, l'un qui commence les opérations, l'autre qui les termine. La canne passe d'abord sous des cylindres qui la brisent, la broient et en expriment une partie de la matière saccharine. C'est dans cet état qu'elle est soumise à l'action des "cutters" qui la hâchent avec beaucoup de facilité et de rapidité. Elle tombe ensuite dans le "diffuseur continu" qui constitue l'invention; elle y subit trois opérations successives, à trois différents degrés de chaleur ; enfin, la bagasse, complètement dépouillée de son jus, mais encore imprégnée d'eau ou de vapeur, se retrouve, une dernière fois sous les cylindres qui en enlèvent toute l'humidité et la rejettent parfaitement sèche, propre à servir comme chauffage de combustible.

Inutile d'insister sur les avantages de ce système ; ils sont évidents. Il est à la fois très-sensé, très-ingénieux et très économique. Il ne s'agit plus ici de $17,000 à $20,000, mais de $5,000 à $10,000, tout au plus. Il conserve l'usage du matériel existant, il facilite le fonctionnement des "cutters;" il nous le fait saccharin dans une beaucoup moindre quantité d'eau, et rend par conséquent l'évaporation moins dispendieuse. Enfin, il livre, après ces opérations, la bagasse sèche, à l'état de combustible.

Tel est le système Perret que, sans nous en faire les champions, nous recommandons à l'attention des planteurs. Il y a peut-être là le meilleur, le seul moyen de sauver la situation. On peut en voir les dessins dans les bureaux du *Sugar Bowl*, coin Camp et Canal, et dans l'usine Paudely et Whitney.

C. E. Sarrazin & Bro.— On verra aux annonces que la société existant entre MM. C. E. Sarrazin, Paul J. Sarrazin et Jules Sarrazin a été dissoute d'un commun accord, le 1er courant, et une nouvelle société formée entre MM. C. E. Sarrazin et Jules Sarrazin sous la raison C. E. Sarrazin & Bro. Le restaurant, connu sous le nom de "King Bee" provient de la fabrique Sarrazin. Il n'a pas besoin de recommandation, tous les fumeurs le connaissent. La manufacture située au coin des rues Chartres et Decatur existe depuis 1876; elle a actuellement un stock de 300,000 cigares, et ses ordres qu'elle reçoit sont si nombreuses qu'on y travaille jour et nuit.

Une précaution à prendre.—Les touristes, les commis-voyageurs, les émigrants se dirigeant vers l'Occident doivent avoir la précaution de se munir de Hostetter's Stomach Bitters. Les invalides voyageant en bateaux ou en chemin de fer seront assurés d'en avoir avec eux afin d'éviter les nausées que leur enverront les Miarts, les cahots des véhicules ou l'eau peut-être impure. Pour cette raison, l'amer en question est infiniment préférable à tous les stimulants non médicamenteux. Par les nerfs, il active le cœur, boire purse qui guérit le mal de mer et neutralise les mauvais effets de l'eau qui souvent affecte les intestins. Comme chauffe dans la région de l'abdomen, et aussi la dyspepsie. C'est un excellent anti-dote pour le poison du malaria, qui l'air est impur. Enfin il guérit les maux de tête, les gas, les migraines sur l'estomac, stimule les reins, la vessie et combat les rhumatismes.

Une allocution du général Boulanger.

La revue passée le 19 septembre près de la gare de Saint-Germier Veauche a eu lieu sur un terrain admirablement choisi.

Le temps était magnifique. Une affluence très grande des populations environnantes y assistait.

Les troupes étaient disposées sur trois lignes. La première ligne comprenait la 25e division ; la deuxième ligne, la 26e division ; la troisième ligne, le train de combat et les trains régimentaires.

Le général Boulanger, arrivé à neuf heures un quart, a invité son état-major à passer au petit galop sur le front des troupes ; les tambours ont battu aux champs ; les musiques ont joué la *Marseillaise*.

Avant le défilé, le général a réuni les officiers et leur a adressé l'allocution suivante :

"Voici les paroles du commandant du 15e corps :

"Messieurs, je n'ai pas voulu ajouter hier à votre fatigue en faisant immédiatement la critique de la manœuvre à laquelle vous aviez pris part. Vous étiez, d'ailleurs, les uns et les autres sous l'impression bien naturelle de ce qu'il était passé quoi vos yeux et sous votre direction, sur les 10 ou 12 pouces de la ligne de combat. Les appréciations d'ensemble gagnant en justesse lorsqu'elles attendent quelque temps pour se produire, je serai bref. D'ailleurs, et bien qu'il ne me conviennent pas dans mes habitudes de tout louer, je déclare que j'ai été absolument satisfait par la manière dont l'attaque a été conduite par la 25e division.

"Mon cher général, je vous adresse mes sincères compliments pour les déploiements réguliers, les préparations sérieuses et raisonnées, enfin pour la promptitude et l'énergie dans l'attaque ; tout cela a été parfaitement conduit. La défense a bien utilisé la position choisie ; les fautes commises l'ont été avec d'autres, d'où une fusillade à bout portant qui a terminé l'action, aucune des deux parties ne voulant céder.

Je ne veux du reste, retenir de la manœuvre d'hier qu'une seule chose, c'est la vigueur et la décision qui ont été montrées de part et d'autre. Au risque de passer à vos yeux pour nie répéter bien souvent, je ne cesserai de le redire chaque fois que j'aurai l'honneur de parler devant des soldats français ; attaquez toujours ; et c'est ce qu'a si bien compris M. le général commandant le 25e division, en passant de la défensive passive à l'offensive par une vigoureuse contre-attaque ; c'est ce qu'ont bien compris aussi l'artillerie en se portant hardiment à bonne portée au plus fort de l'action, et la cavalerie en chargeant audacieusement et à l'improviste comme elle l'a fait sous mes yeux.

Aux cavaliers, d'ailleurs, je dirai : Soyez plus audacieux, soyez téméraires. Oui, messieurs, les succès sont là. Préparez avec soin l'attaque, tâtez l'ennemi, cherchez son côté faible, voici la part du coup d'œil et de l'intelligence. Mais, votre objectif choisi, fondez sur lui comme le sanglier ! Il n'y a pas de troupe qui tienne devant le Français enfhalé.

Et, croyez-moi, messieurs, cette manière de faire sera au notre résultat non moins appréciable, elle vous donnera à tous, dans le cercle où vous pourrez vous mouvoir, une qualité maîtresse à la guerre : la qualité maîtresse dont nos voisins ont fait la preuve en maintes circonstances et qui nous ont manqué il y a seize ans. Pin-fature, sœur de la défaite,

Ah ! c'est que la guerre ne se fait pas seulement à coups de théories et de spéculations plus ou moins savantes ; l'imprévu y tient une grande part, et sans vouloir pour cela faire le procès des théoriciens, je dis qu'il faut, dans la guerre moderne, autre chose que les règles et les équations. Il faut tenir compte de ce qu'on a appelé le facteur humain. Ayez le plus puissant armement du monde, les méthodes réputées les meilleures, les plans les mieux étudiés, tout cela perdra une grande partie de sa valeur, si vous ne savez pas tirer de l'homme, de ce modeste soldat qui tient un fusil ou un sabre, tout ce qu'il peut donner. Or, du sang français, vous pouvez tirer beaucoup.

C'est par le contact avec le soldat, c'est par la pratique du commandement, c'est par la confiance et le moral, dont on donne soi-même l'exemple, bien plus que par les études spéculatives, que l'on acquiert les qualités de l'homme de guerre, et ces qualités, en guerre, nous ne avons besoin aujourd'hui plus que jamais.

Non, l'heure du désarmement des peuples de la vieille Europe n'a pas sonné encore en cet instant ; c'est folie de le croire, c'est un crime de le dire, car c'est montrer la paix à tout prix, comme le but auquel le pays aspire ; et nos ennemis, qui souvent nous apprécient mieux que nous-mêmes, savent bien que nous n'en sommes pas là. Plus que jamais, continuons donc à travailler : c'est pour la France !

Le commandant du 13e corps d'armée, après cette critique des opérations d'hier, a pris place pour le défilé.

La 25e division a défilé la première. En tête venaient les chasseurs à pied, puis l'infanterie ; l'artillerie a défilé au trot, et la cavalerie au galop. La 26e division a défilé dans le même ordre.

La tenue des troupes et leur entrain étaient admirables ; l'enthousiasme a été très grand, chaque régiment a été applaudi, particulièrement les chasseurs à pied, l'artillerie et les dragons. Ces derniers ont défilé au galop, admirablement alignés.

Le défilé s'est terminé à onze heures. Le général est rentré à Veauche.

La Salsepareille d'Ayer, envoyant un sang pur au cerveau, développe un esprit sain dans un corps sain.

Napoléon et ses détracteurs.

Le *Figaro* a eu la primeur du livre que le prince Napoléon va publier sous ce titre, en réponse à ceux qui ont dénaturé devant l'histoire l'œuvre et le caractère de Napoléon Ier, et particulièrement à M. Taine. Notre confrère emprunte à cet ouvrage de nombreuses citations qui lui sont communiquées par le prince généralement attestant l'intérêt. Nous croyons devoir reproduire ce qui, dans les quarante dernières pages, se rapporte à l'*Homme et son œuvre*.

Depuis que je pense, déclare le prince, j'étudie Napoléon. Je ne prétends pas le juger en quelques pages, mais je veux aider à faire connaître cet homme extraordinaire, dont la vie, les pensées et les actes ont été l'objet de mes méditations.

Napoléon n'est point fait d'une seule pièce. Son caractère s'empreint des idées qu'il reçoit et du milieu dans lequel il vit ; son génie natif s'adapte aux circonstances qui le favorisent ; il grandit avec sa fortune, s'assimile aux nations qu'il gouverne et se modifie avec une étonnante flexibilité d'esprit. Vouloir le juger en bloc, apprécier son caractère en superposant, par un perpétuel anachronisme, ses opinions et ses actes aux diverses époques de sa vie, c'est méconnaître la réalité, c'est fausser l'histoire. Napoléon n'est pas un dieu dont le premier vagissement comme la dernière parole est une révélation. C'est un grand homme, mais c'est un homme.

Et dans le portrait qu'il nous trace, le prince Napoléon raconte la jeunesse, l'enfance, les débuts, les premières épreuves et les premières revues de celui qui devint le grand consul et le grand empereur.

Survient la Révolution.

La révolution éclate. Elle le saisit. Elle en fait un Français. Sa race, ses instincts, ses études, ses souffrances, ses passions, tout en lui est démocratie. Tout l'entraîne vers la Révolution. Il l'a attendue et espérée. Il la salue et l'acclame. Pour elle, il abandonne ce que jusqu'à ce le mieux aimé : la Corse. Pour elle il est proscrit, et c'est elle qu'il défend dans ses premiers écrits. L'éducation qu'on l'a donnée l'a fait soldat de métier, et déjà il laisse échapper des jugements sur l'art militaire. Pas un instant il n'hésite sur le parti à suivre. Entre la France et la royauté, il a choisi la France.

Après Vendémiaire, il naît aux grandes choses. Les événements l'entraînent, et son génie est toujours à leur hauteur. Jusqu'à Arcole, il n'est qu'un soldat que la victoire accompagne et qui ne songe qu'à préparer les défaites de l'ennemi. Comme homme de guerre, il est sans égal. A partir d'Arcole, il se place à la hauteur des politiques les plus habiles. Comme administrateur, il organise une grande nation et, frappant l'Italie de son épée, il en fait une patrie. Son ambition désormais égale sa fortune. Où qu'elle le conduise, son génie marchera du même pas.

Puis Bonaparte prend le pouvoir.

Après Marengo, voici ce consul si attaqué, le voici qui du premier coup se trouve connaître tout de la France : finances, administration, religion, politique, tous les ressorts et toute les moyens de les faire agir. Dans les épaves de l'ancien régime, il prend les débris qui peuvent servir à son œuvre. Il les amalgame avec les institutions nées de la Révolution. Il agit de même avec les hommes, les jugeant à leurs talents et non à leurs opinions et s'en trouve. Il mêle les uns aux autres les Girondins et les Royalistes, les Montagnards et les Constitutionnels. Il demande à chacun ce qu'il peut donner. De tous ces éléments, qu'il fusionne et combine, il compose le métal de Corinthe avec lequel il fait son gouvernement. C'est une France nouvelle.

Et tous ces changements, il les accomplit sans qu'une heure, une minute, la machine gouvernementale soit arrêtée. Il veille à tout.

Son génie infatigable suffit à tout. Il ne s'obstine point à les projets secondaires. Quand il ne peut les réaliser sur l'heure, il sacrifie tout au but qu'il faut poursuivre, et ce but c'est toujours et partout la grandeur de la France.

Un jour vient, 1802, la paix qu'il a donnée à la France, il l'obtient de l'Europe entière, de l'Angleterre même. Et pour cela que temps a-t-il fallu ? *Deux ans et trois mois !*

Certes, une telle œuvre accomplie méritérait quelque repos. Mais où et quand Bonaparte pourra-t-il en prendre ?

Parce qu'il a refusé de trahir la Révolution et de livrer la France à Louis XVIII, l'Angleterre prépare une coalition nouvelle; les provinces de l'Ouest sont pleines d'agents qui fomentent la guerre civile. A Paris, les conspirations sont en permanence, les coupe-jarrets royalistes aiguisent leurs poignards, fabriquent leurs engins de mort, Bonaparte veut frapper un grand coup. Le duc d'Enghien en est la victime. Malgré la réprobation qu'il soulève en Europe, cet événement met un terme aux complots et terrifie les assassins. Que ce prince, un des plus militants de la maison de Bourbon, fût coupable, cela n'est pas douteux. Mais il résidait en territoire étranger, et quoique l'Electorat de Bade eût un traité d'extradition avec la France, le droit international ne permettait pas d'aller l'y saisir. La raison d'Etat peut seule expliquer cet acte.

Le prince Napoléon reconnaît, d'ailleurs, que des erreurs momentanées ont été commises; mais qu'important, ajoute-t-il, les erreurs momentanées, dont le temps a fait justice, si l'œuvre européenne est telle que des siècles passeront sur elle, en en faisant que la consolider !

Oui, dans le système napoléonien, de 1809 à 1813, on est à l'aise pour critiquer. Certaines institutions sont restées inachevées, d'autres ont été exagérées. La noblesse impériale, dont la conception était grande, a pu un résultat fatal. Elle s'est presque toute ralliée aux ennemis de son fondateur ; au lieu de rester dans les camps, elle a encombré les salons et les antichambres ; au lieu de demeurer conforme à son origine, elle s'est donnée à la légitimité, comme si elle avait revenir de l'émigration.

Napoléon a jeté des semences; quelques-unes ont germé, d'autres ont pourri sur place. Ne jugeons pas Napoléon d'après ses œuvres mortes, jugeons-le d'après ses œuvres vivantes. S'il s'est trompé en cherchant dans l'Autriche vaincue par ses armes et relevée par sa générosité une alliée fidèle, s'il a cru consolider à jamais cette alliance en acceptant dans son lit cette fille d'empereur pour laquelle on mendiait ses regards, n'était-ce point la meilleure preuve qu'il pût donner de son désir sincère d'établir la paix en Europe ?

La paix, d'ailleurs, il l'a toujours désirée : la paix, il l'offre. Il la demande dès qu'il a raison : la paix en 1806, la paix en 1807, la paix en 1812, la paix en 1813, qui donc la désire, sinon lui ? Est-il abattu, lorsqu'il offre la paix ? Non ! c'est au lendemain de ses victoires, et, toujours c'est la coalition qui refuse ; tant que Napoléon reste debout, la République n'est pas vaincue.

A partir de Moscou, Napoléon n'est pour ainsi dire plus empereur, il n'est plus que le général d'armée. Il lutte pied à pied, victorieux partout où il se présente, vaincu partout où sont ses lieutenants. La trahison le cerne ; elle est dans son armée, où ses alliés l'abandonnent au milieu du combat ; elle est dans ses villes, où les bourboniens appellent l'étranger, où des conspirations s'ébauchent ; elle est dans ses conseils, où les ministres d'hier s'apprêtent à le vendre. La lassitude envahit le cœur de ses généraux. Lui seul, portant en lui les destinées de la France, il lutte jusqu'au bout.

Allemands et Français.

PARIS, 29 septembre.—Quelques journaux parisiens paraissent croire à la préméditation de l'assassinat qui a été commis samedi dernier à la frontière et qui serait probablement le résultat d'un pari entre deux soldats allemands pris de boisson.

PARIS, 29 septembre.—M. Lebègue, banquier à Nancy et locataire à bail du terrain où le crime a été commis, étaient l'un des chasseurs qui accompagnaient le lieutenant Wanger ; il raconte ainsi ce qui s'est passé : "Nous marchions à quelques mètres de la frontière, qui s'étendait à notre gauche. Au milieu d'un sentier que nous descendîmes, nous nous sommes trouvés complètement à découvert du côté de l'Allemagne. Quand le premier coup de fusil est parti, j'ai entendu le sifflement d'une balle au-dessus de ma tête. Je n'étais pas revenu de ma surprise qu'un second coup tuait le garde-chasse et qu'un troisième blessait le lieutenant Wanger. J'ai aussitôt envoyé quérir les autorités locales et nous avons vu qu'une mare de sang s'étendait sur le sol français ; sur mon avis, un maréchal-des-logis de gendarmerie a fait une entaille à un arbre sur le lieu même du drame. Je jure qu'on ne nous adressé aucun avertissement et et que nous n'avons perçu aucun cri. Si les Allemands avaient prononcé la moindre parole, nous l'aurions entendue."

Paris, 29 septembre.—Le correspondant du *Figaro*, qui a assisté à l'enquête simultanée faite par les magistrats français et allemand, à l'endroit où l'officier Wanger et son piqueur ont été assassinés, près de Raon-sur-Plaine, fait un tableau saisissant de la scène qu'il est passée. M. Sadoul procureur-général de la République, est arrivé sans suite et sans armes ; c'est un homme de petite taille, il était vêtu de noir et a salué le commissaire allemand qui est arrivé escorté de quinze soldats armés jusqu'aux dents. Le magistrat allemand était en grand uniforme, la poitrine couverte de décorations et d'insignes : il a fait faire halte à son escorte sur la ligne même de la frontière et s'est rendu aussitôt à l'invitation du procureur français qui lui faisait signe de passer la frontière en lui disant, avec une politesse ironique : "Il n'y a aucun danger de ce côté." Puis connue l'Allemand s'approchait, M. Sadoul lui montrant le sol ensanglanté à cet endroit, a dit : "Vous voyez, c'est ici que l'assassinat a été commis."—"Non, non, a repliqué l'Allemand, l'accident, ce n'a été qu'un simple accident."—"Un accident ! quand votre homme a fait feu trois fois."

"C'était un jeune homme, M. le procureur général, a répondu le commissaire allemand : il a mal compris ses ordres."—"Non pas, s'est écrié l'officier commandant l'escorte qui était restée à la frontière, il n'y a pas eu de méprise C'était un excès de zèle de la part du soldat de garde." Les deux magistrats sont devenus pâles et tout coup, il n'y a que des paroles inattendues mettaient fin à leur entrevue. M. Sadoul a salué de nouveau le commissaire allemand et a tourné les talons. L'Allemand s'est aussitôt dirigé vers la frontière, la retraversée et a fait un signe à l'officier du détachement qui immédiatement commandé : "A droite, demi-tour, marche !" et on a entendu le pas lourd et pesant des soldats, s'éloignant du lieu du crime. Les forces déployées dans cette enquête par les Allemands et l'absence de toute précaution de la part des Français, c'est la un tableau bien en rapport avec l'ère française ; ce contraste établit rigoureusement, d'une façon aussi dramatique que possible, que les Allemands sont les agresseurs et les seuls qui mettent en avant leurs soldats à la moindre occasion.

Les journaux de Bâle (Suisse) annoncent qu'on inaugurera le 25 septembre prochain, au cimetière de Kannenfeld, le monument qui vient d'être édifié à la mémoire des soldats français de l'armée de Bourbaki morts à Bâle en 1871. Ce monument, élevé par les membres de la colonie française, consiste en un sarcophage surmonté d'un obélisque. Sur une plaque de bronze, on a gravé les noms des 27 soldats morts durant leur internement, et sur la pierre on lit : "Aux soldats français morts à Bâle. Honneur et patrie. 1870-1871." Des bornes reliées par une lourde chaîne entourent le monument.

On écrit de Munich à la *Gazette de Cologne* que le deuxième corps d'armée bavarois est maintenant tout entier en possession du nouveau fusil à répétition. La distribution du fusil aux troupes du premier corps d'armée est commencée.

Le ministre de la guerre de Prusse vient de publier des instructions détaillées au sujet de l'enseignement à donner à un certain nombre d'officiers et de sous-officiers d'infanterie et de chasseurs pour le service de campagne des pionniers. Les officiers des autres armes vont être également initiés aux travaux pionniers. L'importance que les chefs de l'armée allemande attachent à ces travaux ressort entre autres de ce fait que le 6e régiment de cuirassiers brandebourgeois a dû, par ordre supérieur, s'exercer ces jours derniers dans la construction de ponts et radeaux pouvant supporter de lourds véhicules.

On écrit de Berlin à la *Gazette de Cologne* que l'essai qui a été fait, aux manœuvres de Stettin, du nouveau havresac et de la nouvelle chaussure destinée à l'infanterie, a été trouvé très satisfaisant.

Le trésor de guerre déposé dans la citadelle de Spandau vient d'être augmenté de plus de cent vingt millions de marcs. Les deux tiers de cette somme proviennent du dernier emprunt fait l'été dernier par le gouvernement de l'empire.

On sait qu'un puissant dans ce trésor, qui est toujours à sa disposition, l'administration militaire allemande pourrait ordonner et obtenir une prompte mobilisation, sans perdre un temps précieux à faire voter par le Reichstag les premiers crédits nécessaires. C'est pour prévenir les lenteurs de cette discussion parlementaire que le trésor de guerre a été créé.

A FORCE DE SE MARIER.....—Le tribunal de Moscou a condamné à la déportation perpétuelle en Sibérie une aventurière russe d'une beauté remarquable qui faisait métier d'épouser des gens riches pour les dépouiller ensuite. Elle s'est mariée seize fois et le montant des sommes qu'elle a volée à ses différents maris s'élève à 300,000 roubles. La Sibérie n'est pas pour elle un pays inconnu. Le tribunal de Moscou l'y avait déjà envoyée. Le directeur de la prison où elle était internée devint amoureux d'elle, l'épousa et se réfugia avec elle à Constantinople. L'aventurière ne tarda pas à l'assassiner pour revenir en Russie où elle reste deux ans sans avoir été reconnue par la police. Cette femme est très bien élevée. Elle parle couramment l'anglais, le français, l'allemand et le roumain.

MUSÉE ORIENTAL.—Un projet de création d'un musée d'art oriental a été déposé, récemment, au ministère de l'instruction publique de France.

Ce musée serait destiné, paraît-il, à recueillir, dans un unique et vaste local, toutes les curiosités orientales : bibelots, peintures, armes, objets de toute sorte, etc., disperses jusqu'à ce jour, notamment à Fontainebleau, Compiègne, et au musée de la Marine, à Paris.

Ce serait le complément du musée ethnologique qui va être annexé à la nouvelle salle des langues orientales.

Ce projet, qui est fort apprécié, permettrait au public de pouvoir embrasser d'un coup d'œil les merveilles de l'art oriental et de les comparer à celles du nôtre.

Alsace-Lorraine.

Arrestation du fils de M. Schœnebelé.

Berlin, 20 septembre.

On mande de Metz, 20 septembre :

La *Gazette de Lorraine* annonce qu'un fils de M. Schœnebelé, qui est âgé de seize ans, a été arrêté hier au moment où il venait de passer la frontière, parce qu'il a attaché, le 14 septembre, près de Chemiqot, à un arbre de la route, un placard séditieux aux couleurs françaises.

Le fils Schœnebelé a été amené aujourd'hui à la prison départementale de Metz.

Metz, 20 septembre.

Ce matin, le jeune Gustave Schœnebelé, ancien commissaire spécial à Pagny, actuellement en résidence à Pont-à-Mousson, a été écroué à la prison départementale de Metz.

Il a été arrêté hier soir à Cheminot, pour avoir, le 14 septembre, affiché un placard séditieux, aux couleurs françaises, à un arbre situé sur la route de Cheminot à Pont-à-Mousson, en territoire allemand.

Il était venu à Cheminot en uniforme de collégien, avec deux camarades qui ont pris la fuite après avoir déposé la frontière. Des douaniers allemands l'ont arrêté et maintenu jusqu'à l'arrivée des gendarmes.

Il a passé la nuit à la prison cantonale de Verny.

Le second fils de M. Schœnebelé attendait son frère à son arrivée à Metz.

Nancy, 21 septembre.

Le fils aîné de M. Schœnebelé n'a rien pu obtenir pour son frère de l'autorité allemande. Le jeune Schœnebelé passera en jugement sous l'inculpation d'affichage de placards séditieux.

Mme Schœnebelé est retournée à Metz pour demander la liberté de son fils sous caution.

LE PAPE ET SA NIÈCE.—Le mariage de Mlle Marie Pecci, nièce du pape, avec le comte Michel Morosi, garde-noble de Léon XIII, est définitivement fixé au mois de novembre prochain.

On raconte, à propos du mariage de cette troisième nièce du pape, que celui-ci a chargé dernièrement son secrétaire de s'occuper des toilettes de la fiancée, et lui a dit à cette occasion :

"Les robes doivent être blanches, bleues ou noires. Ce sont les trois couleurs qui vont le mieux aux jeunes personnes ; le gris et le brun ne vont bien qu'aux vieilles femmes, et quant à toutes les autres couleurs, je ne les aime pas."

LA MISÈRE EN IRLANDE.—D'une statistique que vient de publier le *Local Government Board* irlandais, il résulte que la misère continue à faire des progrès effrayants en Irlande.

En 1859, la population se composait de plus de 6 millions d'âmes et le nombre d'individus admis dans les asiles d'indigents (work houses) s'élève à 113,504. En 1886, la population, réduite à 4 millions, a fourni aux workhouses 310,165 pensionnaires. Le nombre d'indigents accourus à domicile en 1884, avait été de 442,289 ; en 1886, il s'est élevé à 633,021, soit un septième de la population totale, alors qu'en Angleterre la proportion n'est que comme 1 est à 29.

Après le Japon, la manie du costume européen a gagné la Corée. Dans un concert donné à Séoul, au palais royal, il a été décidé que tous les officiers et sous-officiers de l'armée et les agents de la police seraient habillés à l'européenne. Comme les gradés de l'armée coréenne s'habillent à leurs frais, pour eux la mesure va être exécutée à bref délai. Quant aux hommes de police, ils attendront pour abandonner le costume national que la situation du Trésor permette l'acquisition des nouveaux uniformes.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall change les cheveux gris en noir, guérit la teigne et toutes les humeurs du chir chevelu. Délicieux cosmétique.

Nombre de personnes refusent de prendre de l'huile de foie de morue à cause de son goût désagréable. Dans l'Emulsion de Scott l'huile de foie de morue avec hypophosphites n'a pas ce goût. On la prend avec autant de plaisir que le lait et se trouve recommandée par la phthisie, les scrofules, les bronchites, la débilité générale, les pertes de forces chez les enfants, les toux et les rhumes chroniques. Le fait prescrire par les médecins dans le monde entier. Ceux-ci affirment même que les enfants s'en délectent. Faites-en l'essai et vous reconnaîtrez ses vertus.

Dissolution de Société.

LA société existant jusqu'à ce moment entre les soussignés sous la raison C. E. SARRAZIN, PAUL